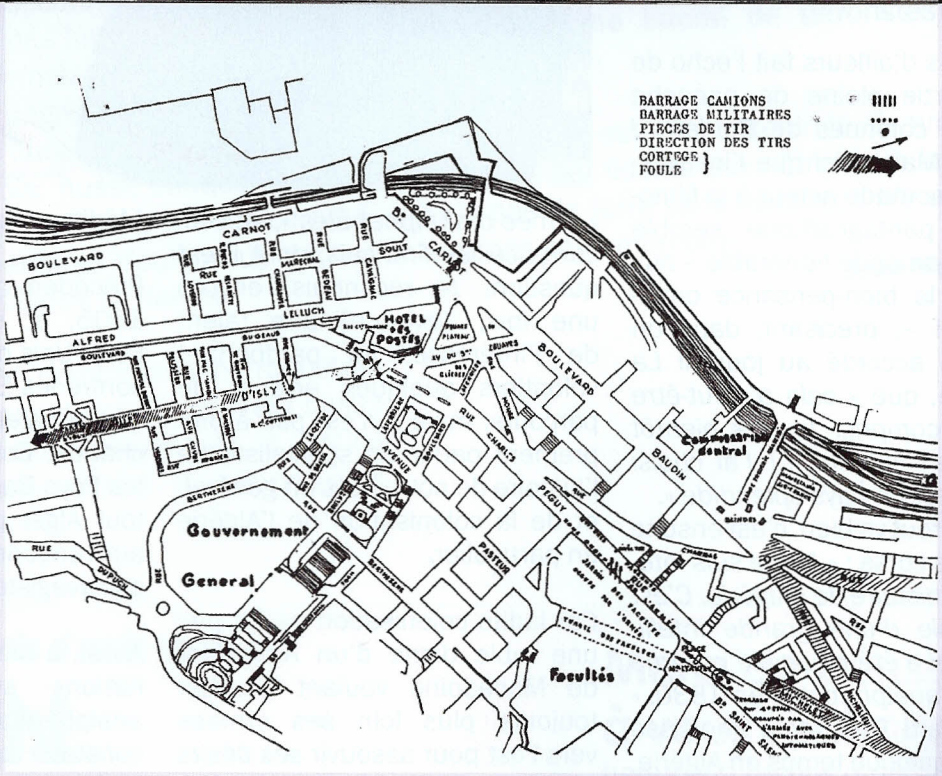
Alger

26 mars 1962

LE MASSACRE DE LA RUE D'ISLY



Cette année, comme les précédentes, sera célébrée une messe dans de nombreuses églises pour le funèbre anniversaire du 26 mars 1962.

Il est pour nous l'anniversaire d'un double deuil : la mort de plus de 70 victimes innocentes qui manifestaient sans violence contre le blocus inhumain de Bab-el-Oued, et qui furent cernées rue d'Isly, mitraillées dans le dos et sauvagement achevées ; et aussi la mise à mort de notre Algérie Française, dont nous avions voulu jusque-là douter, que nous nous étions efforcés de conjurer : mais il fallait se rendre à l'évidence dès lors que le pouvoir n'hésitait pas à faire tirer sur des civils français par des militaires de l'armée française au premier rang desquels des soldats musulmans.

Notre pays était irrévocablement abandonné à l'ennemi par ceux qui avaient pris la

responsabilité du territoire national.
Nous ne cherchons pas ici à établir des culpabilités individuelles, qui ont des noms dans notre langue. Nous voulons seulement contribuer à maintenir la précision du souvenir et l'éloquente rigueur des faits.
Un magnétophone tombé sur le sol de la rue tragique des mains du reporter d'Europe 1 a enregistré ces minutes : une première transmission en a été diffusée le soir même ; les émissions suivantes ont été très édulcorées ; mais la première est conservée : elle a été reproduite partiellement dans le 4 disque édité par Ph. Marçais sur « la guerre d'Algérie » (dans la série « Hommes et faits du XX• siècle » 6, rue de Beaune - Paris-7"). On y entend les hallucinants « Halte au feu » qui ne ralentissent en rien les détonations et les salves.
Nous possédons de cette journée des documents photographiques irrécusables.
Le recueil des journaux d'Alger parus les jours suivants est accessible dans le commerce.
Mais des témoignages écrits fondamentaux, deux livres blancs consacrés à la tragédie, sont très difficiles à retrouver aujourd'hui. Pour empêcher que ne disparaissent définitivement ces documents accusateurs, nous en reproduisons l'essentiel.
De celui qui a paru très vite réunissant les déclarations recueillies immédiatement auprès des blessés nous extrayons seulement le récit synthétique des événements dont la pondération voulue, la prudence d'information serrent au plus près la réalité.
Du second, édité par « l'Esprit Nouveau » le 31 mai 1962, nous retiendrons quelques témoignages parmi beaucoup d'autres tous publiés dans ce livre avec leur référence vérifiable.
Combien de Français hormis les Pieds Noirs ont-ils été informés exactement ? Combien ont-ils encore en mémoire la honte et l'horreur de cette journée ?
Nous n'avons pas le droit de laisser oublier ou falsifier ce 26 mars tristement historique.

relever les fantassins qui jusque-là y montaient la garde. Elle est presque uniquement constituée de musulmans dont l'aspect inhabituel et farouche a frappé tous les passants : les témoignages sont unanimes. Le jeune officier européen qui les commande, manifestement, ne les a pas en main ; il est agité, paraît inquiet. Ses hommes sont extrêmement nerveux, surexcités, hostiles et menaçants. Armés de mitraillettes, des bandes de cartouches autour de la poitrine, ils mettent en position, à côté d'un téléphone de campagne, un fusil:-mitrailleur sur le trottoir gauche, prêt à balayer, dans un sens la rue d'Isly, et dans l'autre la placette de la Poste et le Plateau des Glières.

Plus avant, dans la rue d'Isly, une autre section de musulmans est remontée de la première rue latérale (rue Chanzy) et s'est déployée en travers de la rue, à une vingtaine de mètres des premiers. D'autres éléments restent le long et dans le bas des premières rues latérales (rues Chanzy et de Gueydon).

Ainsi, un tronçon de foule, engagé dans le début de la rue d'Isly, est cerné, sans issue possible. Les mitraillettes, approvisionnées, sont armées.

La relève arrive ...

La foule des manifestants (hommes, femmes et jeunes gens) désarmés et silencieux avait franchi, sans qu'il s'y oppose, le premier barrage dressé après la Grande Poste et se dirigeait vers le Square Bresson que les premiers individus avaient déjà atteint, semble-t-il. Il était alors 14 h 55 environ.

Il est à signaler qu'à ce premier barrage, composé de militaires français, Européens et Musulmans, une femme demanda à un jeune soldat métropolitain visiblement désemparé et les larmes aux yeux s'il allait tirer. Non, répondit-il, mais la relève arrive.

A cet instant précis, une section de tirailleurs algériens composée en majeure partie de Musulmans prit position au milieu de la foule en travers de la rue d'Isly à hauteur de la rue Chanzy, ses armes approvisionnées et chargées, et dotée d'un important armement composé d'armes individuelles et automatiques.

Yves AMIZET.
(8, rue de Dunkerque, Kouba.)

Déroulement des opérations :

1er temps : Barrage simple de militaires musulmans à l'exception d'une ou deux unités; commandés par un officier d'apparence européenne. La population se groupe; le barrage laisse filtrer un ou deux groupes assez importants de piétons dont certains portent un drapeau tricolore.

2° temps : Deuxième barrage compact celui-là, à la hauteur de la rue Chanzy, toujours des musulmans militaires. La foule s'amasse entre les deux barrages.

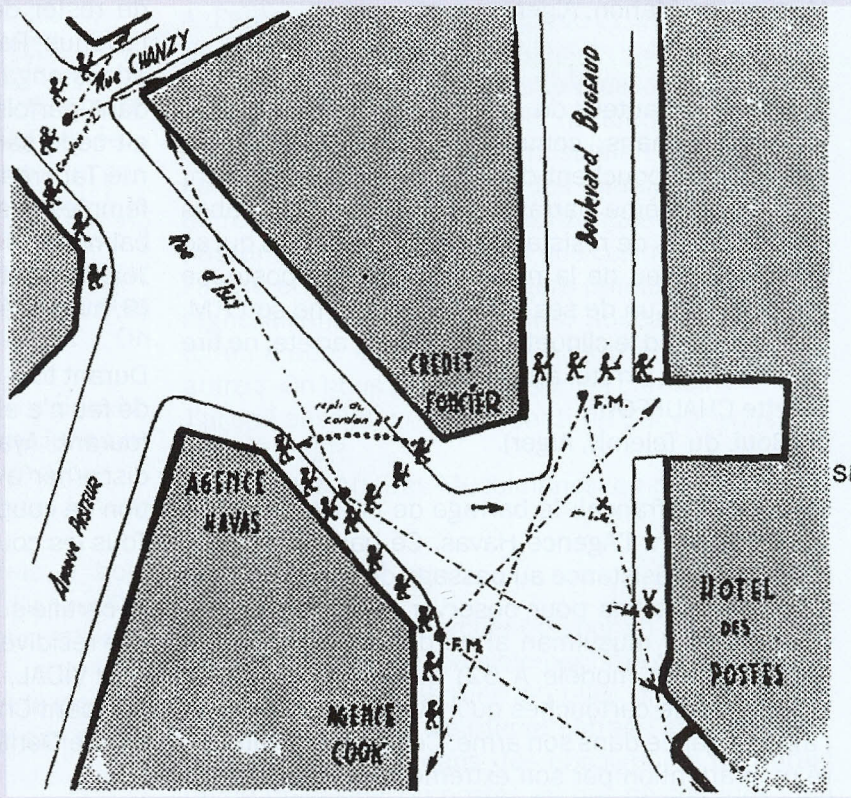
Michèle HARTMANN.
(57, rue d'Isly, Alger).

Des témoins déclarent

Le 26 mars, à 14 h 30, j'étais rue d'Isly devant le magasin « Marie-Louise » au numéro 64, de la dite rue.

A ce moment, je vis les soldats, postés de chaque côté de la rue à la hauteur approximative du passage clouté, engager des cartouches dans leurs armes. Accompagné de plusieurs messieurs, -je fis aussitôt remarquer au lieutenant commandant ces soldats qu'il était imprudent d'agir de la sorte et qu'un moindre faux mouvement pouvait amener une catastrophe. Le lieutenant nous répondit : « Nous ne tirerons pas, mais j'ai reçu des instructions. »

La foule arrivait à la hauteur du refuge des autobus T.A., très calme, drapeaux déployés et précédée de jeunes filles. Aucun cri séditieux n'était proféré, quand le soldat porteur de l'appareil de téléphonie sans fil s'approcha du lieutenant qui prit l'appareil et écouta



PLAN DE SITUATION

la communication. Très pâle, il nous dit alors : « Je reçois l'ordre d'ouvrir le feu ».
Nous lui demandâmes de n'en rien faire, lui faisant remarquer que la foule composée de femmes, d'enfants, d'hommes de tous âges, n'était pas armée ni menaçante, que nous étions tous des Français, vétérans pour beaucoup de 1914 et de 1939 et que nous demandions qu'une chose, celle de rester Français.
Il nous répondit : « Je le sais, mais mettez-vous à ma place ».
Pierre MALRIC.
(1, rue Mac-Mahon, Alger.)

Arrivés à la hauteur de la rue Chanzy, là des tirailleurs musulmans, commandés par un lieutenant européen, débouchent de cette rue, et se déploient pour un troisième barrage ; là les militaires arabes opposent plus de résistance, l'officier français qui se tenait au milieu de la rue, tourné vers la poste, se précipite vers un de ses hommes, qui arme son P.M. dont on entend le cliquetis, en criant : « arrête, ne tire pas, il est fou, arrête, arrête... »
Juliette CHAUFFOUR.
(3, Boui. du Telemly, Alger).

Je venais de franchir le barrage de tirailleurs qui se trouvait devant l'Agence Havas. Ce barrage n'opposait aucune résistance au passage de la foule. Je me retournai toutefois pour observer le comportement d'un tirailleur musulman armé d'un fusil-mitrailleur (probablement modèle A 52) qui venait de retirer une bande de cartouches qu'il avait autour de lui et l'avait engagée dans son arme. Ce tirailleur avait attiré mon attention par son extrême nervosité. Tout à coup sans qu'aucun coup de feu n'ait été tiré, sans aucune provocation de la foule, le tirailleur tira sans sommation une longue rafale de son arme fauchant des dizaines de personnes.
Jean-Pierre MENEROUD.
(6, rue Voinot, Alger).

J'étais dans les premiers rangs de ce cortège. Nous nous sommes après un instant d'hésitation précipités dans la rue d'Isly et nous avons commencé de la parcourir très vite laissant ces soldats derrière nous. Ils étaient assez effrayants pour donner peu envie de rester dans leur voisinage. J'étais surprise que l'avenue Pasteur soit complètement barrée. Nous étions engagés dans le goulot de la rue d'Isly regardant parfois en arrière, étonnés qu'un tel barrage ait cédé sans broncher. J'atteignais le niveau de la rue Tancrède ainsi en quelques secondes, parmi les femmes, les jeunes filles, les hommes de tous âges, calmes et silencieux.
Jeanne MOUILLEBERT
(9, av. Général-Marguerite, Kouba, Alger).

Durant tout ce temps, je puis certifier qu'aucun coup de feu n'a été tiré des immeubles ou terrasses m'entourant. Ayant fait neuf campagnes, je suis apte à discerner avec suffisamment de précision la direction de coups de feu en y prêtant un peu d'attention. Tous les coups venaient de l'entrée de la rue d'Isly.

Je certifie sur l'honneur cette déclaration et suis prêt à la récidiver.
Paul VIDAL,
Adjudant-Chef en retraite.
(3, rue Denfert-Rochereau, Alger.)

Quelques personnes du cortège parlementent avec

le lieutenant alors que les hommes, plus ou moins placidement, conservent leurs positions (certains adossés au mur de la pharmacie Carcassonne).
Les arguments avancés par les civils reposent surtout sur le caractère pacifique de leur manifestation, sans armes, avec seulement leur cœur pour crier « Algérie Française » et « Libérez Babel-Oued », alors que le lieutenant invoque les larmes pleins les yeux « qu'il a ordre de tirer ».
Edmond PICCO.
(94, rue Laperlier, El Biar.)

LE DEBUT DE LA FUSILLADE

Il n'y a eu aucune provocation de la part des manifestants, aucune sommation de la part de l'armée.
Un colonel de troupes musulmanes, en retraite, parlant parfaitement l'arabe, arrive à ce moment à la hauteur de la première section de musulmans ; il entend avec stupeur deux de ces hommes échanger des paroles qui sont confirmées par plusieurs autres témoins : « Nous allons tirer sur des chrétiens ... On nous a dit de tirer sur des chrétiens ».
Epouvanté, il crie à ceux qui l'entourent : « Sauvez-vous ! Ils vont tirer sur vous ! ». Et il n'a que le temps de se jeter à plat ventre, la tête derrière un arbre.
Le lieutenant, qui venait de se déplacer vers le téléphone de campagne, se retourne.
Ses hommes tirent une première rafale à bout portant dans le dos des manifestants. Ils recommencent, quelques-uns faisant demi-tour et tirant vers la Poste.
Le F.M. entre en action, balayant la rue et la place.
Le barrage du boulevard Bugeaud ouvre à son tour le feu de son fusil-mitrailleur.
C'est le carnage ...

UN TEMOIGNAGE CAPITAL

A l'entrée de la rue d'Isly, un groupe de soldats manifestait de la nervosité.
Composé de huit ou dix musulmans et deux Français, commandés par un lieutenant, il était d'abord disposé en travers de la rue d'Isly, en face du café «Le Derby», sans essayer de contenir la foule qui marchait vers la Place Bugeaud.
Le lieutenant paraissait désorienté et inquiet. A un douanier excité qui le prenait à partie, il répondait : « Laissez-moi, je ne peux être partout à la fois ».
A d'autres, il disait : « Passez vite et partez».
Ses hommes, agités, quittaient le milieu de la rue et se réunissaient sur le trottoir, devant la pharmacie Carcassonne. Pour qu'ils ne tirent pas, un soldat français et un soldat musulman relevaient en l'air avec la main le canon des mitraillettes que les autres tenaient braquées horizontalement vers les passants. Il devenait évident que ces hommes, ayant l'allure et le parler des bergers primitifs de la montagne algérienne, allaient tirer. Soudain, l'un d'eux dit en arabe: «Allez ! Tirez sur les chrétiens ! » et un autre : «On nous a dit : tirez sur les chrétiens ».
J'ai crié aussitôt : « Ils veulent tirer! Sauvez-vous ! ».
Emile DUZER,
Colonel des Affaires Musulmanes, en retraite.

LA TUERIE

Les manifestants cherchent d'abord à s'enfuir.
Ceux qui avançaient paisiblement rue d'Isly essayent de se sauver par les rues latérales droites ; ils sont pris sous le feu du deuxième barrage et des musulmans embusqués dans des encoignures de portes ou de magasins, ou postés au bas de ces rues, que

leur tir prend en enfilade.
D'autres courent chercher un refuge vers l'avenue Pasteur, ou s'engouffrent dans des entrées d'immeubles, dans des boutiques. Ils y sont poursuivis, quelques-uns sont achevés ; Un vieilla blessé, couché au fond d'une impasse, à gauche de la rue, est achevé d'une rafale de mitraillette
Ceux qui ne s'étaient pas encore avancé jusqu'à la rue d'Isly refluent vers la Poste, mais sont pris sous les feux croisés des fusils mitrailleurs de la rue d'Isly et du barrage du boulevard Bugeaud.
Bientôt tous sont couchés, vivants et morts, les uns contre les autres, et par endroits les uns sur les autres, «comme un tapis », dira un témoin qui, s'étant approché de sa fenêtre, regarde avec horreur la scène.
Mais les soldats sont déchaînés. Dans un état .de frénésie sauvage, dans une furie de primitifs, ils tirent sans discontinuer, de tous côtés; ils hurlent ; certains font des gestes obscènes ; d'autres militaires sont tués ou blessés par leur tir désordonné.
Dès qu'un blessé ou un homme indemne se soulève pour demander grâce ou appeler au secours, ou venir en aide à un autre, il est abattu d'une rafale.
Des blessés ont été achevés à bout portant ; une femme blessée qui essaye de se relever est abattue à moins d'un mètre ; un gradé, qui a un visage d'européen, achève d'une balle de revolver dans la tête, à bout portant, un homme d'une trentaine d'années, blessé aux reins; qui se traîne à plat ventre.
Cependant, d'autres officiers s'efforcent d'arrêter le massacre. De l'autre côté du Plateau de Glières, un capitaine s'avance stoïquement sous les balles, bras écartés, ordonnant de cesser le feu.
Le lieutenant responsable de la section qui a ouvert le feu, atterré, s'est replié dans le vestibule de l'immeuble le plus proche. Il bredouille : « Ce n'est pas de ma faute ... On m'avait donné des ordres ... ". Stimulé par un civil, il tente enfin d'arrêter ses hommes : " Halte au feu ! ".
Mais rien n'arrête ces forcenés. Ils tirent toujours, sur les ambulances qui commencent à arriver, sur des sauveteurs qui portent un blessé sur une civière et qui tombent. Plusieurs pompiers pris sous leur feu sont blessés.

Un cauchemar

Les soldats, tournés vers la rue d'Isly, l'arrosent systématiquement sur toute sa largeur. Une autre accalmie. Ceux qui le peuvent se ruent vers la poste et cognent aux portes en hurlant. Un blessé râle contre un pilier. Un homme s'agenouille près de lui pour défaire ses vêtements. Mais une dernière rafale l'atteint à son tour.
Mme J. CASSAIGNE.
(175, Bd du Telemly, Alger.)
Mme ROSE.
(30, rue Edgard-Quinet, Alger.)

Un officier européen le revolver à la ceinture et levant les bras, cria : "'Cessez le feu, au nom de la France cessez le feu », (Cet homme portait un képi de couleur kaki). Les soldats n'obéirent pas et le feu continua pendant quelques minutes. Ceci se déroulait devant l'Agence Havas.
Pierre de UBEDA.
(7, Bd Thiers, Alger.)

Au bruit de la fusillade, je suis remonté dans la direction de la Grande Poste, et j'ai vu de mes propres yeux un bébé de deux ans environ et sa maman sauvagement assassinés. J'ai vu aussi le bras d'une jeune fille, coupé à la hauteur de l'avant-bras, qui se trouvait dans un couloir. Il y avait de nombreux exemples d'horreur que je ne peux tous citer, je dis qu'une telle sauvagerie est indigne.
Raymond BOCHE,
(11 ter, rue St-Jacques, Poitiers.)

Une femme qui s'était couchée à plat ventre à quelques mètres des tireurs, leur tournant le dos, a été mitraillée. Nous avons vu les balles ricocher autour de son corps. Elle était morte lorsque nous sommes allés la relever, la tête traversée par une balle entrée sous la mâchoire et ressortie par le sommet du crâne.
Des personnes allongées le long du C.F.A.T. étaient mitraillées sous nos yeux : il y a eu plus de six morts à cet endroit. Un homme abrité par l'entrée du C.F.A.T. faisait, en vain, des signes d'arrêt de tir aux militaires. Les balles continuaient à briser les pierres autour de lui.
Avant que le feu ne cesse, nous avons vu des blessés essayant de se relever et achevés par des tirs qui se prolongeaient.
René ROTH.
(93, rue Michelet, Alger.)
Pierre COBENO, Notaire.
(Marnia.)

LES FUSILLADES SIMULTANEES

A distance de cet enfer, il y a aussi des blessés et des morts.
Au moment précis où éclatait le feu nourri de la rue d'Isly, d'autres barrages s'étaient mis à tirer sur des façades d'immeubles et sur la foule.
Au carrefour de l'Agha, ce sont les C.R.S. qui ont tiré vers le boulevard Baudin. L'armée a tiré place Lyautey depuis l'immeuble d'angle, dans l'axe de la rue Michelet, et depuis les jardins de la Faculté, dans l'axe du boulevard Saint-Saëns, ainsi que sur les maisons d'en face où une femme a été blessée dans sa chambre, un soldat tué sur un balcon. Une arme automatique a tiré de la Délégation Générale vers le Plateau des Glières, EH en direction de la rue d'Isly.
Des gens qui rentrent chez eux sont tirés par des soldats depuis des balcons.
A près d'un kilomètre de là, dans une petite rue au-dessus du Télemly, un Européen rentre Si voiture au garage de sa villa. Un sergent musulman à la tête d'une patrouille de 4 hommes, le fait descendre, lui commande de lever les bras en l'air, et, sans explication, le tue d'une balle dans la poitrine.

Carrefour de l' Agha

Me trouvant le 26 mars 1962, à 14 h 45 environ, vers le bas de la rue Richelieu, à hauteur de la « Boucherie Populaire , j'ai vu les membres des C.R.S. (habillés de bleu), rangés devant et derrière leurs véhicules en arc de cercle à l'angle du boulevard Baudin et de la rampe Chassériau, ouvrir brusquement le feu de toutes leurs armes en direction du carrefour de l 'Agha et de la rue Richelieu, alors que la population qui emplissait la rue à ce moment était parfaitement calme et ne se livrait à aucune provocation. Tandis que des gens s'écroulaient et hurlaient, je me suis précipité dans le couloir d'un immeuble voisin où j'ai dû gagner le premier étage tant le feu qui balayait la rue était nourri.
Jean-Jacques ANTON,
Professeur. (Floriana C. Parc des Pins, El Biar)

Boulevard Baudin

Le 27 mars 1962, vers 14 h 45, me trouvant à la hauteur de la Maison de l'Agriculture, boulevard Baudin, au moment où des salves d'armes automatiques venaient d'éclater vers le Plateau des Glières, les C.R.S. massés au carrefour de l'Agha ont ouvert systématiquement le feu en direction du boulevard Baudin, et des rues Richelieu et Charras, sur des passants isolés qui essayaient de se mettre à l'abri. Plusieurs personnes ont été atteintes.
Des soldats, eux-mêmes, qui se trouvaient en faction boulevard Baudin, ont essuyé le feu des C.R.S. et ont dû, pour se protéger, s'abriter à l'intérieur des immeubles et sous les arcades abandonnant leurs camions, leurs armes sous le bras.
Après l'arrêt du feu, les C.R.S. firent lever les bras aux personnes qui étaient à proximité du carrefour de l'Agha et les ont matraquées à coups de crosse.
Georges BENOIT,
Chevalier de la Légion d'honneur.

EPILOGUE

La nuit tombe.
A l'Hôpital de Mustapha, et dans deux cliniques de la ville, on finit d'opérer les blessés : près de 200 ont été recueillis.
A la morgue de Mustapha sont alignés près de 50 cadavres : des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes filles, partis de chez eux quelques heures plus tôt, avec gravité, avec tristesse, pour se réunir et porter le réconfort de leur sympathie à des concitoyens éprouvés.
Leurs corps ne devaient pas être rendus aux familles, deux jours passent : puis, après une absoute collective, annoncée très discrètement, au dernier moment, en fin d'après-midi, ils ont été enlevés de nuit, clandestinement, transportés « à la sauvette » par des camions militaires, dans un dépositaire de banlieue, d'où Ils ont été conduits le lendemain aux cimetières.
Aucune autopsie. Cependant, une enquête judiciaire a été, tardivement, ordonnée.

Association Souvenir du 26 mars
Roland ALBERT, 51 Res Les Cazardes, 69520 Grigny